

LES INESSENTIELS

L'urgence sanitaire masque une crise sociale à venir pour la jeunesse d'une ampleur difficile à appréhender. L'enseignement supérieur en sera durablement impacté, et notamment les étudiant·e·s inscrit·e·s dans un cursus artistique.

Depuis mars 2020 et le premier confinement, les étudiant·e·s n'ont plus accès aux établissements d'enseignement supérieur. Les cours sont dispensés à distance, à l'exception d'une dérogation possible pour les travaux pratiques et de quelques travaux dirigés au compte-goutte. Depuis la rentrée 2021, ces mesures sont complétées par des couvre-feux successifs, à 20 heures puis 18 heures.

Sans discuter le bien-fondé de ces dispositions, il apparaît que les étudiant·e·s sont aujourd'hui parmi les principales victimes de la crise sanitaire. La qualité de leur formation se voit dégradée comme celle de leurs relations sociales à un âge où leur commerce affinitaire, amoureux ou communautaire participe à la fois de l'équilibre psychique et de l'apprentissage de la vie en général, avec l'autonomie qui découle d'un premier appartement et de l'éloignement de la famille.

Les cours à distance ont été mis en place dans l'urgence, sur le tas, en limitant les dégâts. Une [récente tribune](#) dans Le Monde signée par un collectif d'universitaires et d'étudiants alertait sur un risque de décrochage massif, ce qui est un euphémisme. Rappelons ici qu'un rapport du ministère de l'éducation nationale datant de 2013 faisait déjà état d'un taux de redoublement en première année à l'université de 29 % et d'un taux d'abandon de 27%. On n'ose attendre les chiffres du décrochage dans la situation actuelle.

Bien sûr la crise sanitaire impacte tout le monde, mais les années d'études ne se rattrapent pas. Une Licence correspond à six semestres puis un Master à quatre semestres supplémentaires. Dans le meilleur des cas, en 2021 un·e étudiant·e en Licence aura vu 50% de sa formation dégradée, son alter ego en Master 75%. Ces jeunes entreront sur le marché du travail dans le pire contexte possible : les entreprises subissent elles-mêmes une crise économique majeure et les nouveaux arrivants dans la vie active seront moins bien formés. Autant dire que cette génération est collectivement et durablement sacrifiée.

Environ dix-sept mille de ces étudiant·e·s ont choisi les arts plastiques ou le design ; la musique ou la danse ; le patrimoine ; les arts dramatiques, le cirque ou les marionnettes ; le cinéma ou l'audiovisuel dans l'une des 78 écoles supérieures sous la tutelle du ministère de la Culture (99 en comptant les écoles d'architecture et leurs vingt mille étudiants).

Il faut noter que ces formations sont très sélectives. Pour les écoles supérieures d'art et de design par exemple, un récent rapport de la Cour des Comptes fait état d'un taux d'admission de 6% en moyenne pour les écoles parisiennes et d'un peu plus de 20% pour les écoles en régions. Les écoles supérieures d'art ne forment pas que des artistes mais elles forment à la création, c'est-à-dire qu'elles dispensent un enseignement qui vise à développer l'esprit critique, l'approche sensible, le goût pour l'expérimentation, l'invention et la réalisation de formes plastiques. Les étudiant·e·s qui suivent ces parcours bénéficient d'enseignements théoriques, techniques et artistiques dispensés par des artistes, des designers, des technicien·ne·s, des spécialistes de l'histoire de l'art, de la philosophie ou de l'esthétique, la liste n'est pas exhaustive. Ce sont des cursus exigeants qui nécessitent un engagement personnel important et qui demandent une motivation forte, un désir de créer et une capacité à se remettre en question.

En plus de faire face à un contexte morose pour la jeunesse et l'enseignement supérieur du fait du Covid-19, les étudiant-e-s en art souffrent d'un symptôme supplémentaire : ils s'orientent vers des métiers et des activités qui ne sont pas essentiels, formule polie pour « inutiles ». C'est en tout cas le discours que leur tient le gouvernement depuis des mois. La ministre de la Culture a bien essayé de faire entendre sa voix mais c'est peu dire qu'elle n'a guère porté. L'art et la culture ne sont pas essentiels. Peu importe le complément circonstanciel qui relativise cette assertion, « en temps de crise sanitaire », « car c'est la guerre », « mais les lieux culturels rouvriront un jour ». L'art et la culture ne sont pas essentiels, point. S'orienter vers les métiers de la création aujourd'hui, c'est s'entendre dire que l'on se passera de vous dans la tourmente. Que l'on n'a pas besoin de vous pour imaginer le monde demain. Que l'on vous tolère, en quelque sorte, mais qu'il faut laisser les gens sérieux travailler. Parce que créer ce n'est pas sérieux, ce n'est pas utile. C'est un loisir, sanctionné par un diplôme de Licence, de Master, de Doctorat, mais c'est un loisir, une danseuse.

Si le message adressé aux étudiant-e-s de ces cursus est d'une violence symbolique proportionnellement amplifiée par l'intensité avec laquelle on reçoit les choses à vingt ans, que dire aux lycéens et lycéennes qui sont en train de réfléchir à leur orientation ? Comment sans cynisme leur conseiller de se diriger vers des études artistiques alors que la vie culturelle est à l'arrêt, sans perspective de reprise et que personne ne sait de quoi sera fait l'avenir sanitaire ? Autrement dit que rien ne permet de penser aujourd'hui que les expositions, les musées, les théâtres, les cinémas ne seront pas durablement la première des variables d'ajustement de la gestion de crise, le confinement de l'enseignement supérieur étant la seconde ? Il leur faudra un puissant désir pour s'engager dans une formation supérieure de la culture, sachant qu'en temps normal certains parents sont déjà inquiets de voir leurs enfants choisir ces orientations aux débouchés incertains. On aimerait les rassurer, leur dire que la création sera toujours indispensable, qu'une société est riche de sa diversité culturelle, que l'art est la source de l'humanité, qu'une formation artistique leur apportera une capacité d'adaptation qui leur permettra toujours de rebondir.

La [Cour des Comptes](#) elle-même considère que le mode d'enseignement des écoles d'art « se fonde sur le développement de capacités créatrices qui sont précisément celles dont il est maintenant besoin dans tous les secteurs de l'enseignement supérieur comme dans la vie professionnelle. »

On aimerait les convaincre, mais malgré sa sincérité le discours aura du mal à être crédible quand, en même temps, l'État s'oriente manifestement vers une société qui peut faire l'économie symbolique de la création.

Arnaud Stinès

Directeur général de l'école supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg